

même à dessiner la carte d'un pays ; mais les plus intéressants, c'étaient les voyages. La maîtresse donnait l'itinéraire, et, pour le reste, nous étions laissées à notre fantaisie. Unie au style et à l'histoire, — car, à chaque ville, il fallait en rappeler les faits célèbres, — la géographie perdait toute aridité.

Notre maîtresse de troisième, une petite religieuse aux grands yeux gris, aux traits accentués pleins de fermeté, était très-spirituelle, partant, un peu moqueuse ; mais, comme tout ce qui n'était pas esprit chez elle, était bonté, elle ne blessait jamais ses élèves, qui, toutes, l'aimaient beaucoup. Ses fines remarques, ses piquantes observations ne faisaient que nous exciter à *acquérir de l'esprit*. Son enseignement était toujours clair, intéressant, mais il fallait étudier sans relâche.

Pour la classe, des tables étaient rangées en carré devant la maîtresse ; après le *Veni, sancte*, commençait la récitation des leçons. Pendant ce temps, il fallait se tenir très droites, cartables et livres bien à l'ordre devant nous, puis écouter attentivement. A part les citations et la poésie, nous n'étions pas tenues d'apprendre les leçons mot à mot ; mais s'il nous arrivait d'hésiter sur une expression, la maîtresse souriait, et disait parfois : “ Comme c'est dommage d'avoir oublié celle du livre : elle était si juste ! ” ou bien rappelait le précepte de Boileau :

“ Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement,
“ Et les mots pour le dire arrivent aisément ”.

Il fallait toujours parler très-distinctement, si nous ne voulions pas entendre l'observation de ne pas “ bredouiller ”.

Les leçons récitées, la maîtresse développait la matière du jour, puis venait un moment délicieux de conversation à cœur ouvert sur le sujet commenté. Cet instant créait une douce et familiale intimité, pendant laquelle la maîtresse pénétrait ses élèves, et où celles-ci se révélaient sans le savoir. La classe se terminait par les notes de devoir, et la dictée toujours suivie de mots d'usage.